

nostre douce , de nostre commune  
mere , qui nous à donné le tetin , qui  
nous à esleuez , qui leure à leure , qui  
baïser sur baïser , qui si doucement  
nous tient , qui si tendrement nous  
entretient entre ses bras ; que par ce  
coup parricide , vous aiez voulu chan-  
ger les plaisirs d'une douce paix en  
l'amertume des guerres , une gratieu-  
se vie , en une viuante mort , leuer l'o-  
rage , entr'ouurir ce grand vaisseau ,  
luy faire prendre eau , & le pousser  
contré le rocher de nos fureurs , qui  
ne le croit , qui ne le uoid ?

Tout beau , tout beau , postillons  
& courratiers d'enfer , tout beau ;  
non le destin par nous , mais nous  
sommes entrainez par le destin : le  
pas , le trot & le galop des affaires  
du monde sont du maneige de la  
prouidence ; ce qui va , ce qui vient , ce  
qui tourne & contourne , tout se fait  
sous le compas du ciel , l'horologe  
& le vray cadran , qui rend toutes

choses sur le point infallible ; tout iouë par les ressorts, tout par les mouuemens secrets de ceste prudence immortelle, logée la haut, dit Philon, en la maison incorruptible, & sans laquelle toute la sagesse des hommes n'est que folie, toute leur conduite erreur. Il faut, il faut remettre sa fortune à la discretion de ce haut iusticier du ciel, de qui les sceptres & les diademes en hommage & en fief ; c'est de sa main que vient le cours & le decours, le flux & le reflux, le haut & le bas des fortunes de ce monde.

Aussi ô Dieu, le Dieu des merueilles, qui le plus souuent pousse nos actions à contre-fil de nos desseins : qui tiens à ta solde Cyrus & son ambition, Cæsar & sa conuoitise, Attila & sa cruauté, & les fais combattre pour ta gloire, Dieu ô grand Dieu du ciel, aussi à l'enuers, tu as tourné à l'enuers ces funestes, ces parricides

fureurs, & au trauers de l'affliction, tu as fait luire sur nous les yeux de ta grace, les doux yeux de ta bonté, tes bons yeux, tes yeux gracieux, les yeux de ta douceur, & toutes les plus benignes influences de tes doux yeux au trauers de nostre affliction. O toy le seul tout-puissant, qui as conserué ton Eglise en l'Arche, & qui à main-forte, & à bras estendu as retiré ton peuple d'Egypte, & porté tes enfans, comme sur des aisles d'Aigle, hors de la captiuité: toy Dieu misericordieux, qui pour quelques gouttes d'actions de graces, nous donnes des fleues de biens, & de prosperitez: toy grand Soleil de nos ames, qui tires les larmes de nos yeux, les souspirs de nos cœurs, les prieres de nos bouches, non pour ton profit, mais pour les faire repleuoir sur nous en graces & benedictions: tout ainsi que le Soleil esleue les vapeurs de la terre, non



pour foy, mais pour les rendre à la terre en pluyes qui l'engraissent, qui l'embellissent de fleurs, qui l'enrichissent de fructs, & d'une abondante fertilité: toy, toy le Souuerain du monde, qui nous mets au combat contre les poinctes des afflictions, contre le trenchant de la misere & des douleurs: afin que comme chenilles qui conuertissent les fleurs en poison, comme les enclumes qui s'endurcissent au marteau, & comme les fils de la terre, qui se laschent au desespoir, nous ne changions les faueurs & les biens de ta main en mal, ou nos maux en opiniastrété de mal faire, ou en desespoir de pouuoir souffrir le mal. O toy bon Dieu, tu as estendu ton soing à recueillir nos larmes, compter nos souspirs, mettre nos douleurs en roolle, & sensible à nos maux, pitoyable à nos douleurs, tu as rancé les flots, menacé les vents, dit le hola, &



commandé le silence aux orages & aux tempestes, & prenant la conduite de nos volontez, tu nous as mis au chemin de nostre honneur & de nostre salut.

L'estat, ô meurtriers! c'est estat ô parricides! ce fleurissant estat, ô assassins! ruiner vn tel estat, vn ouurage de douze cens ans, le labeur de tant de milliers d'hommes, de tant de batailles, tant de coups d'espée, tant de lacs de sang, tant de victoires, tant de trophées, la piece plus riche, le membre plus beau de l'vniuers: & penser ruiner vn tel estat, comme ces grands bastimens, trophées de vanité, que le feu deuore en vn instant: comme les moissons que la gresle bat & abbat, comme les filets de l'araigne, que le moindre balay peut deschirer: comme les nées que le Soleil dissipe, comme les fleurs que la chaleur fane: comme les fueilles que le vent emporte, & comme si c'estoit vne

Idée

Idée qui se peult former & transformer en l'esprit: penser ruiner, & renuerfer de son long vn si puissant estat: & ou seroit le bras du ciel, ce bras de foudre & de fureur, contre ces audacieux, qui des sceptres, des diademes, & des manteaux de pourpre en voudroyent faire le partage des brigands, & la legitime de la violence? Ou seroit-il, ce grand Dieu, qui fait rouler la terre au gré de ses mains puissantes: & qui avec son bras de fureur casse & brise comme pots de terre, les puissances plus redoutables du monde? Ou seroit-il, ce iusticier de la haut, qui courbe, qui plie à leur ruine les volonteze & les affections reprouuées du ciel: & qui tous vifs doit faire engloutir les meschans par le sepulchre, estendre leurs corps sur la poudre sanglante, & les poudroyer sous la force de son foudre, ou seroit-il?

• Loué soit Dieu, qui en ceste la-

mentable affliction, ne nous à fait recognoistre nostre mal-heur que de veuë, & comme vn éclair de tonnerre, qui donne plus de peur que de mal: comme vne disgrâce de fortune, qui trouue chemin & pas ouuert autant sur les grands que sur les petits: loué soit-il, puis qu'en vn Roy si puissant, si glorieux, il à voulu nous faire plustost ressentir la foiblesse & l'infirmité de nostre condition, que sentir l'aigreur & la rigueur de sa iustice; loué soit-il.

Loué soit Dieu; puis que pour nous faire rechercher la pitié du ciel, d'un regard mouillé de pleurs, & en larmes agreables à ses yeux, d'une voix languissante, d'un estomac pantois & tout battant de soursirs; loué soit-il, puis que pour attracher nos crimes, faner, seicher & perdre nos peruersitez, il nous à planté dás le cœur, ceste rude espine d'affliction, & assésuré nostre repos sur nos larmes;



tout ainsi qu'il à affermi la terre, sur le glissant appuy de l'Element plus mol, loüé soit-il.

Loüé soit Dieu, qui en ceste sanglante venue d'aduersité, nous à voulu apprendre, que son amour est vne retraite & vn azyle contre les angoisses; vn port, vne ancre sacrée contre les afflictions; le base, le fondemēt de la vraye paix; le pilier & l'appuy de nostre assurance; & qui nous faict trouuer le repos sur la gehenne, le salut parmy le desespoir, & la vie entre toutes les morts de ce monde. Loüé soit-il, puis que cōme la lance de Pelias, comme l'aconit, comme le Scorpion, il porte le mal & le bien; fait la playe & la guerit; & en bon Chirurgien vse de lenitiues fomentations, pour flatter la douleur du membre qu'il à couppe. Et puis qu'en ce Samedy, en ce iour de miracles, qui deueroit bien mener nos pensées à cest aby sme profond de sa bonté & mis-

ricorde, quand mesmes les ruisseaux plus petits nous menent iusqu'à à la mer; ouy puis qu'en ceste iournée plus reluisante des merueilles du ciel, que des rayons du Soleil, il à estouffé en nostre ioye, ce qu'un iour avant, on auoit conçu d'estonnement, & de frayeur, loué soit-il.

Quel meilleur augure, quels plus fauorables auspices pour la France, que quand en ceste grande playe, nous n'auons point fait, comme ces hommes blesez qui tombent en frenesie & deschirent tout l'appareil? Et quoy qu'en ces funestes accidens, qui tout à coup fondent sur nous, il soit mal-aisé de tenir son ame en assiette assleurée, & d'affermir son courage contre ses foibleesses; quoy que nous soyons diuers en affection comme en visages, & que ceste droite ligne, ce droit chemin, ceste seule raison, qui conduit l'obeyssance du subject, au respect de son Prince,

soit difficile à trouuer en vn temps de misere & de calamité, quel meilleur augure, quels plus fauorables auspices, que quand vn soing tres-picquant nous resueille trestous en sursaut; quand tout vient au deuoir comme par faillie: & qu'il n'a point fallu faire, comme ces Capitaines Romains, qui le jour de la bataille alloient de rang en rang, accourager leurs soldats, & leur demander s'ils estoient prests? Quand tout le peuple en noir & en dueil, pleure son bon Prince defunct, & que comme les Perses, en signe d'obeissance, il porte l'eau & le feu à son Prince viuant, quel meilleur augure, quels plus fauorables auspices, pour la France?

Aussi dit-on, que celuy vrayement n'a pas le cerueau entier ny sain, qui mis en chemise & depouillé d'une seule robbe qu'il auoit, ayme mieux pleurer son mal-heur,



que courir aux moyens pour se courir de la rigueur & de l'injure du temps.

Quand comme l'Orix des Egyptiens, qui jettoit vne voix de joye & d'allegresse, à l'instant mesme que l'estoille Caniculaire se leuoit; comme les oyseaux qui par leur fidence, tesmoignent le desplaisir qu'ils ont du despart du Soleil, & en saluent l'arriuee d'une douce harmonie, quand trestous nous commençons le tesmoignage de nostre fidelité par nos larmes, & par les plaintes de nostre perte, & que nous le continuons en l'humble recognoissance de nostre nouveau Soleil, quel meilleur augure, quels plus fauorables auspices pour la France?

Et comme si le ciel auoit prins nos cœurs à sa solde, & bandé toutes nos pensées pour secourir nostre calamité, comme si le nom de Dieu uiuant, les cendres de nos ance-

tres, nostre propre salut, & de nostre posterité, coniueroit tous ceux qui ont le nom & le cœur François, à la compassion de ce grand & fleurissant Empire, quand tous les membres courent reprendre leur place sous leur chef naturel, & à qui mieux mieux, taschent de se rendre fidèles ministres du salut de leur patrie : jusqu'à la que ceux qui par quelque maligne influence, & par la corruption de ce siècle se trouuoient esloignez, & à la gauche des faueurs de leur Prince, ont tout à coup donné leurs passions au bien public, comme ce courageux Cheualier, Valerius Publicola, qui, quoy que mal-content des Romains, se presenta le premier au Senat, & jura sur les sacrifices, qu'il combatroit de toute sa puissance pour la liberté ; & quel meilleur augure, quels plus fauorables auspices pour la France?

Qui ne l'eut fait? Car puis que la pitié jette volontiers les yeux sur vne fortune battuë de tourmente; tout ainsi que l'enuie s'attache & s'accroche sur l'homme, qui s'espand aux rayons de sa prospérité, qui tristement, & qui n'eust jetté les yeux de compassion sur ceste grande Estoille de l'Europe, toute passe, toute desfigurée de douleur; sur ceste fleur du monde, toute flestrie, toute sechée au feu de son affliction, sur nostre dolente Artemise, qui ne vit que pour pleurer, qui ne pleure que pour mourir, & ne desire la mort, que pour viure la haut au seiour des bienheureux, avec son bien-aimé Mausole, sans lequel la vie ne luy est qu'une mort sombre, vne triste, vne cruelle mort?

Qui ne l'eut faict? Car si la vertu auue nos cœurs de son amour, & les anime à son seruice, s'il les  
 tire,



tire, s'il les attire; & si comme entre l'aimant & l'aimé, il n'y a rien qu'amour gracieux, rien que graces amoureuses, quelle espée & quel cœur, quel sang & quelle vie ne seroient bien employez au service d'une si grande, d'une si genereuse & magnanime Royne, qui en sa grace douce, en sa douce gravité, & en la hautesse de son courage, sembleroit la mere de Mars, si elle n'en auoit esté l'espouse? Royne dont la Majesté est toute vertu, son corps tout chasteté, son front tout modestie, ses yeux tous grace, sa parole toute verité, son cœur tout loyauté, son ame toute pieté, & comme ce temple de Iunon qui ne pouuoit rien souffrir de sale ny d'impur.

Qui ne l'eut fait? Car si jadis les Romains mettoient au rang des Dieux les Princes qui en leur lignée, laissoient comme des Sacremens &

des signes visibles de la faueur des Dieux ; quel honneur, quel respect, & que ne deuons-nous d'hommage & de submission à ceste grande Royne, seule, toute seule trouuée digne en terre pour donner vn digne baiser au Roy le plus braue de la terre ; & pour, comme en la fatale conjunction de Mars & de Venus, ensemençer ce puissant Empire de petis Dieux, ostages du ciel pour l'eternité de nostre salut ; nouueaux Alcyons pour la bonace & le calme eternal de nostre tranquillité ; & qui aujourd'huy en graine sur la France, paroistront vn jour en fleur sur nos ennemis, & porteront le fruct de leurs victoires aux quatre coings de toute la terre habitable.

Aussi le voila, comme l'estoile du jour, comme le Soleil sur l'Aube ; le voila, qui sort au trauers de la nuit, & des tenebres de nostre affliction ; le voila nostre LOVYS,

nostre jeune Mars , digne vn jour  
de tous les triomphes , digne de  
tous les trophées du monde , digne  
fils de son pere , digne fils de sa me-  
re , digne d'un throsne si glorieux,  
digne de la gloire de tant de Roys  
ses predecesseurs , dont les actions  
plus belles , ne seront qu'Almanacs  
& predictions de ses vertus , Le  
voila.

Bien-heureux Prince , & bien  
auant en la grace du ciel , puis mes-  
mes que comme à Thesée , il ne luy  
a pas fallu desgainer l'espée , pour  
se faire recognoistre successeur legi-  
time d'un Monarque , si grand , si  
puissant , si victorienx.

Ha ! Mais eussions-nous fait , com-  
me ceux qui ayant immolé des vi-  
ctimes à Auguste , se declaroient  
ennemis de sa posterité ? Et si les  
Syracusains toutes les fois , qu'au-  
cun des descendans de Marcellus  
mettoit le pied en Sicile , faisoient



164      L A N A V A R R E  
feste publique, & trestous couron-  
nés de fleurs, sacrifioient aux Dieux;  
au fils de ton Marcelle, ô France!  
au doux objet de ses yeux, ô dou-  
ce France! à l'amour de son cœur,  
ô France toute amoureuse de ses  
vertus! à la viue image de sa va-  
leur, ô France la valeur de la terre,  
& la terre des valeureux! à l'heri-  
tier de son courage & de son espée,  
ô France l'espée & le courage de  
tout le monde! & quel monde  
d'honneur, ne deuois-tu faire au fils  
de ton Marcelle, au premier-né de  
ton BOVRBON, ton braue BOVR-  
BON qui portoit ton courage sur  
son espée, tes victoires sur son cou-  
rage, ton honneur sur ses victoi-  
res, tes triumphes sur son hon-  
neur: comme si tu ne pouuois estre  
ny triomphante, ny victorieuse  
sans l'espée & le courage de BOVR-  
BON?

On dit bien vray, que les amis

sont les vrais sceptres des Roys, & que les actions des Princes ne se terminent point en leurs personnes; mais qu'elles s'alongent, qu'elles se dressent quasi toutes à la posterité, pour le bien & pour la grandeur de laquelle, ils estiment leur vie & leur sang bien employez. Car si en ce grand crise, en ce symptome d'estat, en ce jour d'angoisse & d'aduersité, on ne void point de ces amis de verre, qui se cassent au moindre heurt, de ces faux amis qui comme guespes ne suyuent les ruches que pour en succer le miel; mais amis d'hyuer & de mauuais temps, amis comme le tourne-sol & l'herbe au Chancre, qui tousiours fuit le Soleil en temps serain ou brouillé; amis qui leuent le bras & l'espée pour la couronne, qui ne jurent que par le sacré nom de LOVYS, & qui de leurs cœurs font autant d'autels d'obeissance &

de fidelité ; que font-ce que les effets de ceste incomparable prudence du Roy defunct , mon grand HENRY , le rendez-vous de tous les cœurs de ses peuples , le seul resort de toutes leurs affections, & qui viuoit en eux , comme ils viuoient trestous en luy ? Que font-ce que sacrez prouins de l'amour du pere sur ses enfans, & des enfans sur leurs peuples : comme si par vne mutuelle transfusion de cœurs en cœurs, de volonteze en volonteze , le Roy mourant en Dieu , ne viuoit pas plus en ses enfans, que ses enfans en l'amour de leurs peuples ?

Qui ne le sçait , & qui ne se souuient de ceste fable de Iunon , qui picquée de jalousie , de ce que Iupiter tout seul auoit engendré Minerve de son cerueau , l'abandonna , & pour le brauer durant son diuorce , s'engrossa de ses caprices, se mit en gesine de sa colere, & s'ac-



coucha d'un serpent hydeux, plein de venin & d'horreur? Et voila l'image, voila le tableau de nos calamitez passées; voila le pourtraict d'un jaloux de la grandeur de son Prince; d'un frenetique peuple, qui prenant l'effor de ses mauuaises affections, tire-tire à faire party à part: d'où ces seditions venimeuses & pestilentes, qui le mordent, qui le rongent, & qui en fin le deuorent. Ne vaut-il pas mieux, si le Roy est la tige, les Princes ses branches, & les peuples ses feuilles, que la tige se glorifie en ses branches, en ses feuilles, & que les feuilles & les branches tirent leur vigueur & leur verdeur de la tige? Et si le Prince est posé en tel endroit de son estat, & avec vne telle liaison, qu'il n'en peut sortir, que tout n'esclatte en pieces: non plus qu'en ce bouclier admirable de Minerue, l'image de l'ouurier ne s'en pouuoit tirer que

tout l'ouurage ne se perdift, ne vaut-il pas mieux par vne vraye & salutaire vnion de la teste aux membres, & des membres à la teste, conferuer l'ouurage & l'ouurier, la teste & les membres, le Prince & tous les subjects; ne vaut-il pas mieux?

Souuenez-vous, Sire, des Atheniens, disoit vn page, à chasque fois que Darius le pere de Xerxes se mettoit à table: mais de qui prendrons nous aduis plus asseuré contre nos fureurs passées, que de nos propres fureurs? Qui mieux nous instruira de nos calamitez, que la souuenance de nos calamitez mesmes; & qui nous fera sages, si nous ne le sommes à nos propres despens? Souuenons-nous doncques de nos fureurs & de nos calamitez. Souuenons-nous que nos ennemis, nous ont voulu traiter comme la torpille, qui verse son haleine sur les autres poissons, qui les gele, qui les roidit, qui les endort,  
 & puis

& puis les mange : souuenons-nous, que leur haleine fend les cœurs plus sains, comme le Basilic, & que leur attouchement nous priue de sentiment, comme celuy du Leopard le Scorpion : souuenons-nous que par la douceur de leurs beautez feintes & malquées, ils nous desrobent le jour, nous donnent l'ombre pour le corps, les apparences pour verité, & nous tirent du droit chemin, pour nous faire plonger au profond de leur desseins, & courir à pas desfreiglez dans le naufrage. Et si les grâds Estats, & les Monarchies sont comme cercles, où toutes choses vont tour à tour ; ne prendrons-nous pas l'escharpe blanche, ne ferons-nous point party avec le bien public, & ne demeurerons-nous pas à pied ferme, sur le poinct du deuoir, comme sur le vray centre de l'Estat ? Si les Roys n'ont qu'à dire le mot, pour estre obeys des gens de bien ; ne se-



rons-nous pas comme ce sablon de Pozzolo, qui s'attache & s'incorpore avec ce qu'il trouue de ferme & de solide?

Tout le monde la void ; on void la France sur le haut de ses prosperitez, toute affermie sur son repos, & telle que le ciel sans nuës, telle que la mer sans ride & sans vent, & comme l'Empire Romain és rians jours d'Auguste & de Traian : & secouër vn estat sur le plein & sur le rond de sa bonne fortune, où tout rit en Printemps sur le verd de ses prosperitez, où tout s'espanouit en roses de plaisirs, tout en lits de delices, tout en violettes de joye & de passe temps ; secouër vn tel estat & le mettre en bransle ; appeller sur luy le courroux du ciel, les rigueurs de la guerre, le herisser d'espines, le rendre horrible de sang, effroyable de meurtre, espouventable de carnage ; & qui le fera que ceux, qui tout respect da

la diuinité, toute crainte des peines eternelles perdue, font porter escharpe & liurée à leur ambition, authorisent leurs desseins parricides, enignardent leurs crimes, se chatouillent en leur deuotion sanglante & meurtriere; non, non, & qui jamais n'eurent l'ame touchée de ceste secrette horreur, qui contient nos esprits & nos pensées en vne religieuse affection de bien faire, non plus que de ceste effroyable statue de Iuppiter Orchios faite par Phidias?

Elle bruira, & qu'on men croye, elle grondera ceste sourcilleuse, ceste hautaine ambition, idolatre de sa grandeur, & semblable au feu, qui engloutist & deuore tout ce qu'il peut atteinre: masques & faux pretexts, elle en prendra, pour nous faire manger des pommes de nos premiers peres, plaisantes à la veüe, mais difficiles à digerer: affamée

ambition, & qui jamais, comme Senèque à Neron, ne demande le retranchement de sa fortune : mais toujours à bouche fraîche, toujours & toujours beante ambition ; elle ceste forcierre & magicienne, qui nous tient enchainez & attachez au monde, ou tant de Vautours secrets, qui nous bequetent, qui nous rongent incessamment le cœur, & nous arrachent plustost l'ame que la vie, parce qu'il faut que l'ambitieux vive sans conscience & sans ame : elle ceste fausse, ceste tromperesse, qui donne le surnom de grand à Alexandre, qui ne tenant quasi qu'un rien au regard de la terre, n'estoit du tout rien au monde, par ce qu'au monde toute la terre est presque un rien : ouy, ouy, elle bruira, elle grondera ceste seditieuse ; & voudra comme le vent Cæcias attirer les nues & la pluye sur la calme serenité de ce puissant, de ce fleurissant, de cest Empire glorieux.



A glace, à glace, mais qu'ils soient bien ferrez, à glace, tous ceux qui sur le glissant de leurs desseins voudroient donner trop de bride à leur ambition, & la mettre à trauers champs de leurs fantasies. Vn ardillon, vn tout seul, & qu'il ne faille pas vn ardillon à ces desnaturez, qu'une parricide fureur emporteroit à quelque sanglante resolution; & à qui vn funeste conseil, pourroit mettre le fer & le feu à la main pour rougir la France de sang, & faire vn rouge brazier de leur patrie; eux parricides sanglants, incendiaires flagitiens, plus damnables, plus execrables, ny que cest oiseau que Pline appelle boute-feu, ny que ce laurier d'autour du tombeau d'Amycus Roy des Bebriciens, laurier qu'on nomme entagé, par ce que la moindre de ses brâches portée dans vn nauire y met tout en trouble, tout en querele, tout en cōfusion jusqu'à tât qu'on l'en tire.

Bon pied, bon œil, & gare-gare, ambitieux : car si le Roy, ce puissant Roy des fleurs de Lis, le Roy de tant de cœurs, de tant de bras, de tant de guerrières espées ; si ce grand Roy paroist en la hauteſſe de ſa Ma-jeſté, en la force de ſon autorité, tout eſclattant de rayons de ſa grandeur, tout rayonnant de ſes Princes, tout eſtoillé de ſa Nobleſſe, armé de la vertu du ciel ; les Dieux & leur juſtice de ſon party, l'amour de tous ſes peuples à ſa teſte, & l'eſpée de B O U R B O N à la main ; Ha ! ha ! ces nuës devant ce Soleil ; ces vaiſſeaux de terre, ces fortunes d'argille contre ce rocher, & que deviendront ces fagots de paille au feu de l'ire d'un ſi grand Prince ? ſ'il jure vengeance, ſ'il s'approche en ſa colere contre ſon ſubjet, ſ'il veut faire pleuvoir ſur luy les charbons & le foudre de ſon courroux, luy faire boire le calice de ſon indignation juſ-

qu'à la lie, & le faucher en sa fureur  
comme l'herbe; Ha! ha! pierres  
de scandale, ha! Lutins seditieux,  
& qui sous les yeux ardens de ce lyon  
rugissant, qui sous l'horreur de ses  
orages, & qui ne tremblera sous son  
espée, comme les espics sous la fau-  
cille?

Et vous, mes Princes, vous tous  
mes braues Princes, qui apres ce par-  
ricide coup, estes parus au ciel de  
ceste Monarchie, comme les estoil-  
les apres le coucher du Soleil; vous  
qui comme Lycurgue auez conduict  
nostre Charillus, nostre cher Prin-  
ce, non en vn simple Senat de Spar-  
te, mais sur le throsne glorieux des  
Roys plus nobles de la terre; sur le  
pole plus releué de leur autorité; au  
firmament de leur gloire; au liét sa-  
cré de leur Iustice, sanctuaire & do-  
micile impolu de la Diuinité: vous,  
mes Princes, mes nobles Princes,  
& fleurs de toute Noblesse; belles,



tres-belles fleurs entre toutes les fleurs du monde, puis que Princes des fleurs de Lis; & vous encore mes genereux, mes tous courageux Princes, reiettons nouveaux de ce grand Godefroy, qui au tranchant de son espée porta la terreur & l'effroy par tout l'Orient, & de sa main victorieuse y cueillit les palmes deuës à la gloire de sa vertu, à l'honneur de ses triumphes; de quels yeux, mes Princes, que tous gros d'ire & de courroux; de quels yeux, que de trauers, regarderiez-vous auourd'huy ce Montgibel, ce Lerne de nos fureurs ciuiles, qui n'aguères auoit embrasé le saint temple de la paix, & rendu le corps de nostre patrie, nostre commune mere, tout sanglant, tout couuert de playes? Et si la France à bucher faict (ô Dieux gardez-l'en) & qu'on vist en flamme & en feu, qui le deuroit couvrir, & qui estaindre de son sang? Si toute

explorée en l'abyfme de fes contu-  
fions, qui monter à cheual, & qui  
armé de pied en cap s'eflance dans  
l'abyfme, comme Curtius, ou com-  
me le Phrygien Anchurus ? Qui  
comme le Phœnix la faire renaitre  
de fes cendres, & qui reuiure de fon  
fang, cōme le Pelican, qui le deueroit,  
finon vous, nobles perles du mon-  
de, luisantes Planettes autour du So-  
leil de cest Estat; enfans du Dieu de  
la guerre, & qui en la vertu de vos  
courage, en la valeur de vos ef-  
pées pouuez affermir noſtre repos,  
& faire branſler le cœur de nos en-  
nemis ?

Si au milieu de nos orages, vous  
eſtes parus comme Aſtres au trauers  
de la nuit; & ſi en toutes les plus  
rudes ſecouſſes de fortune, la couron-  
ne & vos eſpées, les fleurs de Lis &  
vos cœurs, vos cœurs & le deuoir, vo-  
ſtre deuoir & l'hōneur ſe ſont rencō-  
trés en meſme deuoir, ô quel hōneur!

Mais si parvne miserable defection,  
& par vne iniurieuse reuolte contre  
le respect de son Prince & de sa pa-  
trie; si pour diffamer nostre siecle  
& couvrir l'infamie des siecles an-  
ciens, on vouloit, comme iadis ces  
faux Mages en Perse, mettre la main  
au partage de ceste Monarchie, &  
boire en eau trouble comme les Cha-  
meaux, ô quelle honte!

Si avec plus d'honneur que les  
Perfes, qui contre l'yvresse por-  
toient en leurs festins des pierres  
d'Amethyste pendues au col, vous  
avez tousiours porté dans le sein, la  
foy, la loyauté pour ne vous enyurer  
de l'ambition, ny de ces passions fu-  
rieuses, qui bouleuersent, & met-  
tent nos ames à l'enuers, ô quelle  
gloire!

Mais si comme Icare, on prenoit  
le vol du ciel sur des ailles de cire, &  
la conduite du Soleil, sur ses desirs  
sans reigle ny mesure; & si on aimoit



mieux choisir la rebellion avec le danger, que l'obeissance avec la feuereté, ô quelle infamie!

Si comme Pythagore, qui en vn bal & festin public, fit chanter vn chant doux & grane, pour renuerfer les mauuaises affections de quelques jeunes hommes qui vouloient enleuer vne fille; vous n'avez point voulu chanson plus esmouuante, plus pressante au deuoir que le respect de vostre Roy & de sa couronne, le doux amour de vostre patrie, & la foy que le ciel tient en ostage de vous pour son seruice; ô quel oblisque, quel memorial de vous à jamais.

Mais si la foy à fonds percé comme le vaisseau des Danaïdes: si les cœurs masquez de visages courti- sans, on portoit l'eau d'une main, & le feu de l'autre, à la façon de ceste vieille femme dans Archilocus: si on juroit de ne dire point où est le tom-

beau d'Hercules, & qu'on le descou-  
urit avec le pied, comme és Trage-  
dies ce miserable Philoctete : si la  
langue & le cœur, si le cœur & nos  
actions ne sont à mesme teinct, mes-  
me couleur ; ô quelle noire tache,  
quel furos, quel malendre sur l'hon-  
neur à jamais ?

Si en ce grand coup d'affliction,  
vous avez voulu faire cognoistre, que  
la charité n'a jamais tant fait, qu'elle  
ne vueille faire davantage ; que les  
derniers plaisirs, quoy que moins vti-  
les, sont plus agreables que les pre-  
miers ; & que le bien-fait a meilleur  
reinct, & la couleur plus belle, quand  
il nous arrive du costé de nos pro-  
ches & de nos alliez, ô charitable  
amour ! ô amoureuse charité !

Mais si à vn tourne-main, on tour-  
noit carte ; s'il n'y auoit rien qu'in-  
constance en nos affections, rien  
qu'ambition en nostre inconstance,  
rien que vanité en nostre ambition,

rien que vent en nostre vanité, ô vaine ambition! ô inconstantes affections, & non moins subjectes au vent, que la carte au tourne-main!

Si comme ceux qui veulent eslever vn bastiment bien-haut, en creusent bien bas les fondemens, vous estes humiliez sous l'obeissance de vostre Roy, pour mieux reluire en autorité sur ses peuples: si le bien public est comme vn sainct autel qui borne vos actions: si vos cœurs n'ont autre blanc ny autre mire; & si vos espées ne tranchent, que pour luy; Graces à iamais, & qu'à iamais la posterité vous en soit redeuable.

Mais comme des vents vient l'orage & le courroux de la mer, & des grands le branle & le mouuement des peuples: comme la teste pousse; & les membres suyuent, & qu'il n'y a nul mal au corps d'un Estat, que par contagion; ouuririez-vous le pas à la rebellion, feriez vous



planche à la desobeissance, donneriez-vous toute liberté à vos passions : & comme chascun à ses ressorts pour faire iouër l'espée ; des vostres, mes Princes, de vos guerrieres espées, tourneriez vous le trenchant & le fil de vos espées contre le respect de la Majesté Royale, contre l'autorité des loix, & du bien public ; & execrable à jamais, & aux siecles des siecles, rendriez vous vostre memoire execrable ?

L'estat branfle, & nous tous avec l'estat ; mais qui avec plus de danger, que ceux qui ont plus de part à l'Estat ? Le ciel peut-il tomber sans les estoilles, sans la Lune, sans le Soleil ? Branfler de foy, ô infamie ! branfler de courage, ô lascheté ! branfler par fausses impressions, ô simplicité ! branfler par ambition, ô imprudence ! branfler par imprudence, ô misere ! & si par misere, ô desespoir, & entre tous, ô desespoir extreme, si les Prin-

ces branflent entre tous!

Que ceux qui à pied ferme se de-  
uroyent tenir sur l'union & la con-  
corde; & s'estimer heureux de ce que  
Dieu les a referuez à vne occasion,  
pour rendre leur nom glorieux, en la  
conferuation de leur patrie, & en la  
gloire de ceste couronne; & qu'ils  
branfleroyent?

Que ceux qui sous vne sainte loy  
d'amnestie & d'oubliance deuroyent  
estaindre leurs passios, estouffer leurs  
partialitez, serrer le boutõ à leur ven-  
geance, tenir leur ambition en bride,  
& resigner leurs courages & leurs  
espées au repos de leur patrie, &  
qu'ils branfleroyent?

Quelle honte, s'il leur falloit dire,  
qu'il n'y a plus de dignité en France  
pour ceux qui veulent perdre la Fran-  
ce par leur dignité? Et lors que tant  
de guerriers, tant de braues François,  
qui en défaut de Princes, se seroyent  
vrayement monstrez Princes, à cours

bandez & à bras roidis pour l'honneur de la couronne, pour le bien de l'Estat: lors qu'ils diroyent l'espée au poing, ils nous ont, ils nous ont delaissés; nos Princes ont prins l'effort de leurs passions; ils se sont donné course sur leurs appetis: mais pour cela, nos espées, nos tranchantes espées n'ont pas laissé de couper, de percer, & de vaincre pour la fleur de Lis, ô quelle honte!

Les oreillettes, ô mes Princes, ces oreillettes de fer de Xenocrates, contre ces frezayes de triste augure, corbeaux de voirie, qui croissent apres la charongne, pierres asiloires de boucherie, chat-huants du Prince de la nuit, sauterelles du puits de l'abyssine, qui vous cornent le meurtre & le sang, comme Tyrtée; & vous veulent engager aux tumultes, aux seditions & aux coups de l'adversité, comme les sacrifices des Rhodiens: furies masquées & desguisées  
en



en hommes ; loups transfigurez en agneaux, qui jettent les tisons ardens entre les armées, comme les Prestres de Mars; & sonnent la charge, comme les trompettes, sans jamais prendre l'espée, ny le hazard des coups; lasches de courage qu'ils font, & sans honneur, puis que sans courage; sans conscience, puis que sans honneur; & sans ame, puis que sans conscience.

Guerres en imagination, combats en l'air, victoires au vent, ô qu'il y en a de ceux, qui pour ne guerroyer qu'au vent de leur passion, ne vainquent qu'en l'air de leur vanité, & ne triomphent qu'en l'imagination de leurs folies? Comme si guerres & folies, triomphes & vanités, combats & passions, attestoient d'une voix, & par turme, qu'il n'y a au monde que passions, que vanités, que folies.

Mais vous, mes Princes, qui sçavez que les victoires ne se gagnent

pas à coups de langue, & qu'il ne faut jamais faire marcher sa volonté sur l'impuissance de ses affections; vous qui formez vos pensées sur la prudence, & vos actions sur la justice; qui ne portez l'espée que pour l'honneur & pour la vertu, & qui toujours ayez plustot mis le baume que le feu aux bleffures de cest Estat: vous les mains, vous les courages, vous les premieres espées de ce redoutable Empire; main à main, ô Princes, pour la fleur de Lis; courages avec courages pour le service de ceste couronne; espées avec espées pour le repos de vostre patrie; coups & coups redoublés sur nos ennemis; & aujourd'huy, que nous ne vous verrons pas aujourd'huy à mesme escharpe, mesme liurée; à fin que la France entre toutes les nations de la terre se puisse dire glorieuse en ses Princes, redoutable en leurs courages, victorieuse en leurs espées: &

que vous trestous les palmes & les trophées à la main puissiez vn jour dire par le monde, voicy, nous voicy les victorieux, les glorieux Princes du Lis & du monde.

Que d'honneur ! que de gloire ! d'auoir faict poindre le jour de nostre repos, & allumé la lampe pour esclairer nostre obscurité ! Estre couru à l'eau pour empescher l'embrasement, & en ceste chaude passion auoir faict l'ouuerture de salut à la France, ô quelle gloire ! ô quel honneur !

A vous dignes Prelats, ie parle à vous sacrés Pontifes de justice; esprits vitaux de la Royauté, ornemens de sa couronne, fermes estançons de son sceptre; & qui en vostre autorité releuez sa grandeur, comme en vostre grandeur vous autorisés sa puissance, & en vostre puissance la hauteſſe de sa Majesté : à vous arbitres de la vie & de la mort, souverains balan-



ciers, ie parle à vous, sacrez Pontifes de Iustice.

Qui de renom vostre nom, qui d'honneur vostre valeur, qui de gloire vostre memoire, & qui à jamais ne vous couronnera de louanges, ô Anges de la terre, puis que ny la terre sans Iustice, ny la Iustice ne peut estre, sans tels, & si bons, si salutaires Anges?

Arracher les taves qui se vouloient former en nos yeux, & empescher ces faux accords, qui vouloient troubler nostre harmonie, ô coup du ciel! Chasser les nuës qui eussent peu cacher nostre Soleil, & nous laisser à l'ombre, comme fleurs languissantes, ô coup du ciel! Avoir faict comme ce grand Dieu, qui gouverne les courses errantes des Astres, qui soutient la terre de son bras puissant, qui tient en ses mains les fiecles & les vents, comme serfs de sa volonté; & comme vne forte anchre avoir affer-

my cest estat en son agitation, & en la violence d'une si rude tourmente, ô coup du ciel ! Et vous l'avez fait, ô Anges de la terre : & comme si la terre estoit vn ciel pour l'exercice de vos vertus ; comme si Dieu mesmes prennoit plaisir à guider vostre che- nuë prudence parmy l'hydeuse nuit de ceste sanglante affliction , vous l'avez fait.

A tous ressorts , ô mes tous sages, mes tous assaisonnez de prudence & de sel ; vous avez joué à tous ressorts pour le bien de l'Estat, de ce puissant Estat , esbranlé d'un grand choc pour tomber , si la main de vostre autorité ne l'eust soustenu , vous l'avez fait.

Et non comme ceux qui traictent les affaires à pas comptez, ou à qui la foiblesse de courage , & la timidité engourdist les conseils ; non, non, comme ces transis, ces esperdus , qui courent au medecin apres la mort,

ou laissent arriuer le patient à l'agonie, & aux derniers hocquets, vous l'avez fait; & au premier coup de vent, vous estes parus le gouuernail à la main, & en pilotes genereux, vous avez tourné teste vers la tempeste, opposé le courage à l'orage; & en vne occasion si importante pour l'honneur & la gloire de ceste couronne, & pour vous si glorieuse, si honorable, vous vous estes proposez des honneurs sans ambition; parce que c'estoit vne ambition pleine d'honneur, & digne d'ames genereuses & Françoises; digne de ceste haute dignité, de ces throsnes glorieux, & de ces liets Royaux où vous estes assis; vous l'avez fait. Et où la guide de nos courages, qu'en vostre prudence? où la force de nos ames qu'en vostre autorité? Et qui fust allé au deuant de ceste luctueuse misere, qui deuoit faire porter le noir & le cyprez à toute la France, sinon



que vostre graue sagesse, sinon que vostre sage grauité, ô vous les Catons de ce siècle? vous l'avez fait.

Aussi estes-vous esleuez en ces sieges par dessus les peuples, & comme posez en sentinelle pour descouurir & arrester le mal, qui à l'ombre de faux pretextes voudroit troubler le calme & la serenité de nostre repos; vous estes les premiers anneaux de ceste grande chaisne de la tranquillité publique; & comme ces bons Genies, que les anciens feignoient protecteurs des villes, & bien-saïcteurs du genre humain. Vous trestous deuenus sages en l'eschole de la confusion & de la combustion; & qui vous souuenez de ces jours infames, jours de desordre & de calamité, auxquels le saint throsne de la Iustice, le sacré liët des Roys, le temple & le sacraire des loix, honteusement violez, & prophanez, on a bien peu cognoistre, que les meschans en autorité,

leurs espées à bras estendu, leur audace à tout vouloir, & à tout faire, il ne reste aux gens de bien que des yeux pour les larmes, & des cœurs pour les soupirs.

Courage, ô vous les grands pilotes, vous les Palinures de cest Estat, courage; & si les nues s'assemblent, si les vents bruyent, si la tempeste menace, courage comme tousiours, ô bons pilotes: car ces tempestes en vent, ces vents en vapeurs, & ces vapeurs s'en iront en fumée, si le Soleil par vous, & si vous par le Soleil, voulez faire sentir, que tout n'est que vapeur & fumée au Soleil de la Majesté royale, & aux rayons de sa justice; courage comme tousiours, ô bons Pilotes.

Noblesse, que de noblesse, de ceste braue, de ceste guerriere, qui porte en tiltre les ornemens de la vertu de ses peres; & sur le cœur ce picquant aiguillon d'honneur, le fruit de ses

combats, la moisson de ses victoires: Noblesse de qui les courages & les espées, ont tousiours esté le vray rempart, & la seule frontiere de cest Empire; & qui rien de plus propre, qui n'a rien de plus essentiel, que de combattre pour sa gloire, & s'opposer à son esbranlement: Noblesse, ô que de Noblesse pour vous, si vous auez le courage de tousiours; & s'il vous souuient, que Dieu mesmes contre la puissance des malins esprits maintient sous sa protection les officiers de sa justice: Espées à millions, que de trenchantes espées, ô que vous en auez à millions, si non moins de prudence que de justice, & si vous n'aez moins de courage que de prudence, courage Carons.

Huguenots de nom, & plus courus, plus mal voulus pour ce faux nom, que pour vos crimes; ô vous Chrestiens sans fard, vous bons François sans masque; à ce coup si jamais,



c'est à ce coup , qu'il faut prendre l'escharpe blanche , l'espée & le pistolet, pour la fleur de Lis : à ce coup plus dociles , plus traictables que les Elephans ; c'est à ce coup , que vous devez comme l'aiguille du cadran, poincter l'aymant de vos cœurs vers le Pole de vostre souverain ; & toutes vos pensées , tous vos desirs touchiez du respect de sa Majesté , & de l'amour de son service , luy faire cognoistre , que vous n'estes pas de ceux, qui sous la crouste, sous le vermillon d'une feinte probité, se font chemin aux grandeurs du monde , plastrent leur ambition de services de fripperie & de tromperie ; & d'autant plus trompeurs & affinez au mal, qu'ils se monstrent plus disposez au bien, pour mieux tromper : à ce coup si jamais , c'est à ce coup, qu'il faut tirer à double bale cōtre l'ambition, luy choisir le defaut, & luy porter le coup au flanc.

Qui faiët perdre les estrieux au vice, monte la vertu à cheual; & plus le vice est haut, plus il y a de vertu à le demonter: & n'est-ce pas vn coup de pitié & de compassion, que de donner vn coup sanglant à celuy, qui beant apres le sang se rendroit indigne de toute pitié?

Que le ciel croule, que la terre tremble, que les elemens bruyent; mais pour cela parmy le vent & la pluye, parmy l'esclair & l'orage, entre le foudre & la tempeste, parmy les frayeurs & les horreurs du monde; à pied ferme, Huguenots: & comme les lignes & les superficies, qui ne se meuuent qu'au mouuement de leurs corps, ne demeurerez vous pas à pied ferme sans bransler, qu'au branle & sous l'enseigne, sous l'oriflam de vostre Prince? Serrez & vnis à son sceptre, vnis & serrez à sa couronne, ne ferez-vous pas comme les formes, qui par nœuds perpetuels &

indissolubles s'unissent à la divine pensée ; & comme les abeilles , qui par ce doux aiguillon d'amour , par cette amoureuse douceur de nature , s'approchent , s'attachent & se tiennent toujours autour de leur Roy ?

A son Roy, qui à sa patrie , & celui sert à Dieu qui à son Roy , puis que les Roys sont les vrais vicaires de Dieu.

Ainsi, ainsi, assemblons nos cœurs & nos mains ; joignons nos esprits, rallions nos volontez ; & que l'apprehension du naufrage, que la crainte du bien public , tourne à soy tous nos sens , toutes nos pensées ; qu'elle grossisse nos courages, qu'elle roidisse nos bras , qu'elle afile nos espées ; & tout pour vostre service , ô grand Roy de la fleur de Lis.

L'aymant entier fait plus d'effect en son attraction, que plusieurs morceaux de ses menus fragmens ; & la



pierre de Scyro nage sur l'eau estant entiere , & en petites pieces va à fonds.

Et quoy qu'à diuerſes creances , diuers autels ; viuons enſemble comme citoyens , non comme religieux ; comme en ſocieté & communion de nature, non de ſuperſtition ; comme coheritiers du monde, non pas de l'erreur ; viuons , & viuons en freres, puis que treſtous à meſme pere ; viuons en bons patriotes , puis que ſous meſme air , ſous meſmes loix, ſous meſme Prince ; & tout pour voſtre ſeruice , ô grand Roy de la fleur de Lis.

Les Dieux d'Homere en leurs feſtins ne trouuent point de gouſt , point de ſauueur au Nectar ny en l'Ambroſie ſans la Muſique : inſtruction & catecheſe pour nous, qu'il n'y peut auoir rien de plaiſant , rien d'aggreable ſans la douce ſymmetrie , ſans l'harmonieux accord de